

*La Civilisation rurale*

EMMANUEL LE ROY LADURIE

*La Civilisation rurale*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2012

## DÉFINITION

LA CIVILISATION RURALE se définit d'abord par oppositions. Qui dit campagne dit villes : qui dit paysans dit citadins. La civilisation rurale est un tissu monotone qui rapproche les uns des autres un certain nombre de groupes cellulaires, villages, paroisses ou communes : ces groupes étant selon les cas englobés ou dominés par des pouvoirs ou (et) par des forces économiques et sociales qui sont extérieures ou supérieures aux cellules en question : parmi ces pouvoirs et forces, qui coexistent, ou qui se succèdent les uns aux autres, on peut citer la féodalité, les villes, les États, le commerce et l'industrie, le capitalisme, les bureaucraties partisane ou policière, etc. Chaque village, comme le note Mendras, est donc flanqué par une société environnante (les autres villages) et par une société englobante ou dominante (citadins, féodaux, capitalistes, bureaucrates, prêtres ou policiers).

## HISTOIRE

LA CIVILISATION RURALE est d'abord le produit d'une histoire (nous nous intéresserons

Ce texte a paru pour la première fois dans l'*Encyclopædia Universalis*, vol. XIV, en 1972. Il a ensuite été repris dans Emmanuel Le Roy Ladurie, *Le Territoire de l'historien*, Paris, Gallimard, 1973. La présente édition s'appuie sur cette dernière parution.

© SSPL/Leemage, pour la photographie de couverture.

© Éditions Gallimard, Paris, 1973.

© Éditions Allia, Paris, 2012, pour la présente édition.

de ce point de vue au cas ouest-européen, et spécialement au cas français : il est utile et commode, parce que bien connu). Cette histoire est stratigraphique : l'apport spécifique qu'elle reçoit de chaque siècle ou groupe de siècles, et de chaque millénaire, n'est pas annulé, mais il est simplement recouvert, ou tout au plus érodé, et malmené, par l'apport des périodes ultérieures. La somme de ces apports, avant même qu'il soit possible de les comprendre dans leur arrangement structural, doit donc se lire comme une coupe géologique : de bas en haut si l'on est historien ; et de haut en bas, si l'on est géographe ou ethnologue. Le cas des paysanneries occidentales est très éloquent à ce propos : leurs sociétés constituent des édifices d'une grande complexité : pendant leur phase d'expansion maximale (XIV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle), elles mettent en jeu des apports, anciens ou neufs, qui sont représentatifs de près d'une dizaine de millénaires. En Provence par exemple, la domestication locale du mouton sauvage, engagée de longue date, devient un fait acquis à partir de 6 000 avant Jésus-Christ ("6 000"). Les peuples de la culture "cardiale" puis les Chasséens, qui sont à l'origine de ces innovations "moutonnières", disparaîtront en tant que tels, mais leurs contributions

agricoles resteront à tout jamais incrustées dans la grande province du Midi. Les cultures passent, les apports culturels demeurent.

À partir de -2 000, et notamment pendant l'âge de fer (vers -500, et jusqu'à l'époque de l'Empire romain), une nouvelle vague d'innovations se répand pour toujours dans la civilisation rurale d'Occident. Avoines, et surtout seigles qui donneront pendant longtemps ses caractères au pain noir des paysans d'Europe, viennent compléter la panoplie disponible des céréales, jusqu'alors bornée à l'orge et au froment. Les blés de printemps, pères lointains de cet assolement triennal qui connaîtra une immense fortune, font eux aussi une timide apparition. Et avec eux, les fèves, les pois, lentilles et autres légumineuses : elles fournissent des protéines végétales aux humains, et elles implantent, dans les sols, l'azote atmosphérique comme fertilisant. Dans la seconde moitié du dernier millénaire avant le Christ arrivent aussi, sur les rivages actuellement français de la Méditerranée, propagées par les Rhodiens, les vignes et l'art de la greffe : les origines helléniques de celle-ci se sont conservées dans le mot dialectal français *enter* (allemand *impfen*) qui veut dire greffer, et qui vient du grec *emphuteueîn*. La greffe

permet aussi la production massive de châtaignes et de noix, sources de glucides et de lipides pour le populaire. La vigne, elle, est un apport fondamental : elle offre à bien des gens la possibilité de boire un liquide relativement stérile (le vin), dans lequel l'alcool joue le rôle d'antiseptique. Ainsi sont limités les dégâts de beaucoup d'épidémies qui autrement seraient propagées par l'eau de boisson. (Dans d'autres civilisations, on obtient des résultats analogues au moyen de méthodes différentes : l'usage très populaire du thé, en Chine, de toute antiquité, impliquait l'eau bouillie, donc l'asepsie.) Quoi qu'il en soit, à partir du 1<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ se répand en Gaule une véritable viticulture indigène ; elle y deviendra l'une des bases essentielles des civilisations rurales du cru ; elle utilise non plus des cépages helléniques ou italiens ; mais bel et bien des plants autochtones, apprivoisés ou hybridés sur place par quelques vigneronns géniaux : plant *pinot* sur l'axe Rhône-Saône, ou Côtes du Rhône/Bourgogne ; cépage *Cabernet* sur la verticale Bayonne-Bordeaux-Muscadet. Une invention annexe, le *tonneau*, fils des montagnes forestières du Bas-Dauphiné, consacre pour vingt siècles la fortune de la viticulture nationale.

CHEVAL, CHEVALIERS,  
DOMINATION SUR LES RUSTRES

UN AUTRE FLUX culturel influence, et même traumatise violemment la vie agraire : il s'agit de l'arrivée du cheval domestiqué, venu de l'Est, et qui entre - 1 500 et - 500, s'installe assez largement dans l'Europe de l'Ouest. Non pas que le cheval, sur le moment, ait transformé de façon directe les techniques agricoles elles-mêmes : le temps des charrues attelées d'équidés ne viendra que beaucoup plus tard (XIII<sup>e</sup> siècle, ou même XVIII<sup>e</sup> siècle). Mais le "noble animal" accompagne une différenciation sociale : il souligne à sa manière l'apparition d'un groupe d'aristocrates, vivant du prélèvement sur le rustre, et qui sont aussi et très logiquement des cavaliers, ou des chevaliers (*equites*) combattant à char ou sur monture. Les petites sociétés agricoles du néolithique, elles, avant l'usage des métaux, étaient restées relativement égalitaires ; et Jean-Jacques Rousseau aurait sans doute aimé ces populations super-archaïques dont les tombes sans prétention ni pièces d'apparat indiquaient une absence sympathique de hiérarchisation sociale. Or, à partir de l'âge du bronze et du fer, et simultanément, à partir de l'introduction du cheval, – lequel

n'est du reste, en cela, qu'un symptôme parmi bien d'autres, les choses effectivement changent. Un groupe de chefs apparaît, et se détache du tissu paysan. Ce groupe est riche des trésors qu'accumulent déjà la civilisation des métaux et les échanges. Il est fort aussi du prestige militaire et mobilier que lui confère la possession du cheval (notons incidemment que l'ultime animal domestique dont hériteront les paysanneries d'Occident, bien après l'arrivée des équidés, sera... le dindon d'Amérique... ; les "retombées" sociales de ce volatile seront évidemment insignifiantes par rapport à celles du cheval).

Quoi qu'il en soit, avec des méthodes et des techniques qui varieront beaucoup selon les ethnies, les régions et les mentalités, un groupe de *Dominants*, qui pendant longtemps se comporteront en "hommes de cheval", place la civilisation rurale d'Occident devant un fait accompli : les paysans, ou la majorité d'entre eux apparaissent désormais dans les textes et dans les fouilles, comme un groupe de *Dominés*. Dominés, ils le resteront souvent pendant une quinzaine ou une vingtaine de siècles au minimum, jusqu'aux approches de la Révolution française, et parfois même au-delà. Marc Bloch note judicieusement que, dès le premier siècle

avant Jésus-Christ, César trouve en Gaule la masse de la population rurale assujettie par des liens de dépendance ou d'endettement à un groupe d'*equites* (chevaliers) et de maîtres du sol. Les textes antérieurs des géographes grecs, et les découvertes de l'archéologie, dont le trésor de la Dame de Vix est simplement la donnée la plus populaire, confirment qu'il s'agissait là, décrite par César, d'une situation beaucoup plus ancienne. Par la suite les modalités de la Domination varieront beaucoup, et les médiévistes du très haut ou du très beau Moyen Âge souligneront avec raison, – comme le fait par exemple Guy Fourquin –, l'originalité certaine de chaque situation d'aliénation paysanne, – par rapport à l'oppression précédente ou suivante. Le Dominant moustachu qui manipule les clientèles de l'époque celtique et pré-romaine diffère évidemment beaucoup du maître de la *villa* esclavagiste et gallo-romaine ; la *villa* en question, dans une province comme la Gaule, ne représente du reste qu'une forme de colonisation importée, plaquée en superstructure sur le monde autochtone ; et de toute manière elle n'y concerne qu'une minorité de la population rurale... Quant au *colonat*, très ancien, mais qui n'apparaît pleinement dans la lumière des textes qu'à partir du IV<sup>e</sup> siècle

de notre ère, il implique déjà une forme bien réalisée de seigneurie : le colon, autrement dit le paysan y est en effet attaché à la glèbe par des liens juridiques et folklorico-mystiques qui font de lui le quasi-dépendant de ses nobles maîtres : le colon, disent les textes, est “comme un membre de la terre”. Enfin d’autres formes de pouvoir terrien surgiront au siècle suivant : seigneurie haut-médiévale à servage et à corvée ; seigneurie du Moyen Âge classique moins contraignante que celle qui la précède... En dépit des différences importantes qui existent entre eux, ces deux derniers types de pouvoir manorial proposent l’un et l’autre une relation triangulaire entre Paysan (P), Terre (T), et Seigneur (S) : P est plus ou moins attaché à T ; P est dominé par S auquel il doit respects, redevances et (ou) corvées ; S a des droits de propriété intégrale ou simplement éminente sur T et quelquefois aussi sur P. Concluons donc sur ce point en plaidant pour une certaine “longue durée” millénaire ou inter-millénaire : dans l’admirable chapitre qu’il donna en 1942 à la *Cambridge Agrarian History*, et qui constitue en quelque sorte son testament intellectuel, Marc Bloch a insisté sur l’incontestable continuité qui par une chaîne d’institutions chronologiquement ininterrompue, rattache

en fin de compte les cheffillons locaux de la Gaule chevelue aux féodaux du Moyen Âge. Les uns et les autres étant investis de droits de commandements et de prélèvements, et de facultés mystérieuses de fécondité raciale qui en imposeront pendant bien longtemps au bon peuple des clairières. Et puis, dès lors qu’on veut bien considérer le problème en se plaçant du côté des plus faibles, du point de vue des générations successives de paysans, être client du premier, esclave ou colon du suivant, serf du troisième et simple dépendant redevable de l’ultime variété des maîtres du sol, c’était toujours, en des conditions très variables, vivre le fait permanent d’être un Dominé. Et dans le raccourci chronologique que nous impose cet article de l’*Encyclopaedia Universalis* sur la civilisation rurale, c’est cela qui compte d’abord.

#### LE BŒUF ET L’ARAIRE

NÉANMOINS, l’histoire des civilisations rurales n’est pas seulement, il s’en faut de beaucoup, constituée par une dialectique du Maître à cheval et du Serf à pied. Un coup d’œil d’ensemble sur la stratigraphie temporelle de notre objet, distingue immédiatement une